

Catherine Perret

## Les cartes d'errances de Fernand Deligny

La question de la forme, devenue quasiment taboue dans le champ des arts, y revient aujourd'hui grâce à la réflexion scientifique et notamment grâce aux sciences du vivant. C'est que la vie est indissociable de ses formes. Et qu'à l'inverse, il n'y a pas de forme, si baroque, si abstraite soit-elle, qui ne soit une forme de vie. Ainsi des cartes singulières que Fernand Deligny et les compagnons de sa « tentative<sup>1</sup> » conçurent, entre la fin des années 1960 et le début des années 1980, après avoir décidé de partir dans un hameau perdu des Cévennes pour vivre « en présence proche » d'enfants diagnostiqués « autistes infantiles précoces » et jugés incurables. Ces cartes qui tracent les parcours et les gestes des enfants et des adultes sur le territoire révèlent la forme d'un milieu vivant humain dont la caractéristique est d'avoir pour ainsi dire « poussé » entre des enfants privés de tout accès au langage et des sujets parlants. Les jeunes gens qui accompagnaient Deligny ne possédaient aucun diplôme, ni de psychologues ni d'éducateurs. Ils parlaient non pas pour guérir ces enfants, mais pour inventer une autre forme de vie<sup>2</sup>.

Poser la question de savoir comment donner forme à un tel milieu de vie, à sa réalité atmosphérique, épidermique, ou encore mélodique, c'est s'interroger sur ce que Georges Canguilhem appelait dans *Le Normal et le Pathologique* les « allures de la vie ». Par là, il entend l'attitude, le rythme, le style qui manifestent le sens du milieu que l'individu crée pour lui-même par ses choix et ses rejets, des plus élémentaires aux plus complexes, choix

1. Fernand Deligny a commencé sa carrière en 1938 comme instituteur spécialisé, puis comme éducateur dans un pavillon d'enfants à l'hôpital psychiatrique d'Armenières, avant de fonder La Grande Cordée dans le cadre de la politique éducative mise en place à la Libération. En 1968 il quitte les institutions de l'action sanitaire et sociale pour l'enfance en difficulté et crée sa propre communauté de vie dans les Cévennes. Il fut un écrivain remarquable, dont les œuvres sont en grande partie aujourd'hui publiées aux éditions L'Arachnéen (2007, 2017).

2. En témoignent les films écrits par Fernand Deligny, réalisés par d'autres dont José Manenti et Isaac Joseph, (avec l'aide de François Truffaut et de Chris Marker notamment). Parmi ces films : *Le Moindre Geste* et *Ce gamin, là*.

qui forment une ambiance vitale dont il ne saurait se passer. Semblables aux traces que laisse la proie du chasseur sur le sol, ou à la position du navire qui prend le vent, ces allures marquent que toute vie « va », en donnant forme à une série de choix qui définissent « son » milieu.

Ce milieu, ajoute Canguilhem, est d'autant plus « normal » qu'il offre à la vie qui s'y déploie un champ de métamorphoses possibles : « Le milieu est normal pour une forme vivante donnée dans la mesure où il lui permet une telle fécondité, et corrélativement une telle variété de formes, que, le cas échéant de modification du milieu, la vie puisse trouver dans l'une de ces formes la solution au problème d'adaptation qu'elle est brutalement sommée de résoudre<sup>3</sup>. » Les choix opérés par la vie impliquent parfois des inventions formelles inattendues, voire aberrantes : irrégularités anatomiques, difformités, monstruosités qui constituent d'authentiques mutations morphologiques, dès lors qu'elles manifestent des potentialités inédites de cette vie pour prendre position et se reproduire au sein d'un environnement nouveau, voire hostile. C'est ainsi que les formes de vie d'une espèce donnée peuvent être amenées à s'interroger les unes les autres. Et que les enfants de Deligny nous permettent de nous voir ailleurs que là où nous croyons être.

Canguilhem se situe ainsi dans la lignée du biologiste et éthologue allemand Jacob von Uexküll qui, en 1927, dans *Mondes animaux et monde humain*, défendait la théorie que le vivant, si élémentaire soit-il, vit en interprétant – et non en subissant – son environnement, en créant des formes et en se donnant forme. Cette thèse sera peu après reprise par le neuropsychiatre Kurt Goldstein sur le terrain de l'ontogenèse du sujet humain malade ou sain, avant que Canguilhem ne lui donne, quelques années plus tard, une tout autre dimension en la développant sur le terrain de la philosophie des sciences et de l'épistémologie.

Mais la vie et ses milieux prennent parfois des formes imperceptibles. C'est notamment le cas chez ces enfants dont Deligny et ses compagnons prennent soin, enfants chez lesquels la stéréotypie semble avoir remplacé l'invention, aussi bien dans les comportements que dans les « dessins ». Des ronds à l'infini et à l'identique. Qu'il tourne ou qu'il trace, voilà ce qui se présente à première vue chez Janmari, l'enfant autiste sur les pas duquel Deligny part en 1967 après qu'il lui a été confié par ses parents.

Toute forme de relation par le geste, la parole, le regard, agresse ce garçon de neuf ans, le poussant jusqu'à l'autodestruction au point que la vie avec lui en soit, comme dit Deligny, invivable. Et d'autant plus invivable que Janmari, en ceci très éloigné du mythe de l'enfant sauvage, est dépourvu de tout instinct de survie. Il se laisse mourir de faim. Comme tout individu d'espèce et, qui plus est, de cette espèce humaine, marquée

3. Georges Canguilhem, *Le Normal et le Pathologique*, Paris, éditions PUF, p. 90-91.

par la détresse originaire de sa naissance prématurée, Janmari, quel que soit son isolement apparent, ne peut vivre hors lien.

Reste à savoir comment construire un lien qui donne vie à cet humain qu'il est, quoique non parlant. Ou plus exactement : reste à repérer les traces d'un lien existant entre lui et nous, un lien qui nous serait devenu invisible, imperceptible, parce que précisément nous sommes des sujets parlants, des hommes et des femmes pris dans un lien social qui nous coupe de certaines formes d'actualisation de l'espèce que Janmari, parmi d'autres, incarne.

Face à cette question, Deligny fait tout le contraire de Jean Itard, le père de Victor de l'Aveyron, considéré comme le premier psychiatre d'enfant. Loin de vouloir éduquer ou faire parler Janmari, sa démarche consiste à respecter le parallélisme entre les deux mondes, entre le monde de ce « gamin, là » et le monde où nous sommes, le « nous » désignant en l'occurrence non seulement les jeunes adultes et Deligny, mais l'évidence vécue par tout un chacun qui se dit humain du « nous » de la communauté vivante des sujets parlants.

Comment construire un pont entre ces deux mondes ? Une fois reconnue l'absence d'espace commun entre ceux pour qui tout fait signe et ceux auxquels rien ne parle, comment articuler un lieu commun ? Indépendamment du fait que les modes de perception des uns et des autres diffèrent notablement du fait de l'abîme que creuse la présence ou l'absence de langage entre nous, comment repérer des formes de vie communes ? « Nous sommes partis, écrit Deligny, à la recherche de ce qui pouvait nous manquer pour que ce "nous-là" à leurs yeux soit inexistant, pas tout à fait<sup>4</sup>. »

Inversant la perspective usuelle, la question dont partent Deligny et ses compagnons est de savoir non pas « ce que ces enfants ont », comme le dit la langue, mais ce qui nous manque. Et cela non en termes de savoir psychologique, ou d'humanité, mais de manière plus primordiale, en termes de réel. Que manque-t-il à notre présence pour devenir perceptible à l'enfant autrement que par flashes imprévisibles ? Que nous manque-t-il pour que cette présence assure une régularité, un continuum qui puisse non seulement contenir les souffrances de leur existence terriblement solitaire, mais permettre à cette existence de développer l'ambiance qui lui est propre.

Ce manque caractéristique des sujets parlants que nous sommes, Deligny et les jeunes adultes qui partagent sa recherche ne peuvent le détecter qu'à partir de ces moments où, par hasard et par inadvertance, quelque chose d'un geste, d'un rythme, d'un émoi « passe » entre eux et nous. Quelque

4. Citation de Fernand Deligny extraite du film *Ce gamin, là*.

chose qui témoigne qu'il y a bien un point de passage entre eux et nous, et que ce « nous-là » n'est à leurs yeux « pas tout à fait » invisible.

Mais ces traces d'un gué entre nous, comment les voir ? Comment voir le lien éphémère et pour nous insensible qui manifesterait l'existence d'un milieu commun hors ce qui est supposé définir le milieu humain, à savoir le lien langagier, le lien social ?

La réponse à cette question, Deligny la cherche en restant au plus près de l'observation. Il regarde la forme que prend l'agir de l'enfant qui tourne « en rond » et qui trace « en rond ». Et plutôt que d'interroger et de faire signifier cet « en rond » (un rond autour de quoi ? de quel vide ? de quelle absence ?), il part de ce rond en tant que forme indiquant l'équivalence entre le fait de tourner et le fait de tracer. De cette forme il induit une identité quant à l'agir, une identité au-delà de toute intention, de tout sens.

Tourner pour cet enfant, tourner « en rond », « autour de rien », nous semble-t-il, c'est en réalité tracer. Tracer au sens littéral de ce terme. Pister. Par-delà ce que nous identifions comme répétitivité pétrifiée, et tandis qu'il tourne, l'enfant « trace ». Il est sur les traces de, il est à la recherche de quelque chose qu'il ne perçoit pas. Et ses virevoltes comme les circonvolutions de sa main sont à étudier comme les « lignes d'erre » que laissent les animaux et les navires sur leur passage.

« Lignes d'erre », le terme utilisé par Deligny pour décrire les déplacements des enfants fait écho aux « allures de la vie » dont parlait Georges Canguilhem. Ces traces ne sont pas les signes d'une déficience ontologique autour de laquelle les enfants tourneraient sans fin. Ce sont les traces du fait qu'ils nous recherchent, infatigablement. « Nous » : à entendre non pas comme le « nous » que nous formons en tant que groupe humain socialisé par le langage, mais comme le « nous » de la proximité.

Deligny arrive ainsi à la conclusion que le milieu de cet enfant qu'il voudrait pouvoir accueillir est constitué de traces. Et que, si nous n'y sommes pas repérables, ou seulement par hasard, c'est faute de savoir ce qui de nous fait tant soit peu trace. Faute d'attention de notre part à cette fonction humaine qu'est le « faire trace ».

C'est alors que, plutôt que de développer une étude psychologique sur l'autisme, Deligny s'engage dans une recherche topographique, et topologique. Cette recherche prend la forme de cartes réalisées par les jeunes adultes qui vivent sur des aires de séjour réparties au sein du territoire, chacun d'eux étant responsable de quelques enfants, souvent pour de longues périodes.

Ces cartes retracent, parfois jour après jour et cela sur une durée de plusieurs mois, voire de plusieurs années, les activités coutumières des uns et des autres sur ces aires qui constituent autant de milieux de vie. Elles

les retracent non pas en direct, comme un enregistrement sur le motif qui contribuerait à aiguïser la vigilance de chaque adulte responsable, mais de mémoire, plus tard, de manière à faire droit, dans la pratique, au temps d'enregistrement, et à l'écart entre ce qui est vu sur-le-champ et ce qui en revient après coup. Ce temps de retard de l'exécution de la carte sur ce qu'elle vise à décrire donne ainsi à la « présence proche », au-delà de l'instant de voir, le temps de comprendre, ou du moins de mettre un certain espace entre la situation immédiatement vécue, génératrice d'angoisse par l'étrangeté qui en émane, et la perception qu'elle en prend.

Ces cartes sont destinées à donner forme au milieu émergeant par instants, par bouffées, entre eux, là et nous-là. Différentes par leur facture du fait de la singularité de leurs auteurs, elles sont réalisées la plupart du temps sur calque, de manière à pouvoir être rapportées à des fonds de cartes communs et à pouvoir être comparées entre elles lors de séances de discussion avec Fernand Deligny qui avec l'ensemble des jeunes gens les reprend, les commente, et avec eux tente d'en déchiffrer le sens, comme le montre le film *Ce gamin, là*<sup>5</sup>.

Indépendamment de leurs propriétés formelles, certaines de ces cartes semblent très réalistes, d'autres au contraire très abstraites, elles reposent toutes sur un même système de légendes construit d'un commun accord, lors des rencontres qui réunissent les jeunes gens autour de Deligny.

Parmi ces légendes, on repère notamment :

- en bistre les trajets coutumiers de la vie sur le territoire ;
- à l'encre de Chine noire les lignes d'erre des enfants qui se terminent généralement par de petits tourbillons ou de petites fleurs noires. Ce sont les marques correspondant aux « tourner », « balancer » et stéréotypies diverses. Ainsi que de minuscules gerbes, traduction des gambades, gestes des mains, effervescences émotionnelles exprimées par les enfants ;
- des entrecroisements de traits en forme de radeaux représentent les espaces où se tiennent des adultes et des enfants et où se déroulent des activités coutumières (mettre la table, faire la vaisselle, faire le pain, faire la lessive...);
- des lignes sinueuses horizontales indiquent les gestes des adultes qui ont fait mouche et déclenché quelque réaction chez tel ou tel enfant. Ce sont les indices que là quelque chose sinon quelque signe est « passé » ;
- un cerne blanc entoure les points où les lignes d'erre des enfants se croisent et se recroisent, comme si quelque chose, sinon quelque signe, là encore faisait pôle d'attraction entre ces enfants qui sinon s'ignorent, chacun semblant muré dans son monde propre ;

5. *Ce gamin, là* est un film écrit par Fernand Deligny, réalisé par Isaac Joseph, sur l'existence de la communauté de vie qui s'est créée au fil des années.

- un cerne sombre entoure les objets qui font repère aux yeux des enfants et autour desquels s'organisent de petits rituels ;
- un Y ou un rond rouge<sup>6</sup> distingue ce que Deligny appelle les « chevêtres », à savoir les points de passage où les agirs des enfants et ceux des adultes se rejoignent, s'enchaînent, en un agir commun, témoignant que nous y sommes, enfin, « nous-là » et « eux, là », proches les uns des autres.
- Là, en ces chevêtres, un milieu commun a pris. Un lien est là qui prend la forme d'un geste commun.

C'est ce que Deligny appelle un milieu commun. Ou un corps commun. On y découvre de la relation sans regards, sans mots, sans signes intentionnels, une forme de communication singulière, se tissant non pas entre des sujets, mais en quelque chose. Nous y serions confrontés, selon Deligny, à « ce fonds commun autiste que nous avons tous en permanence<sup>7</sup> ».

Je ne commenterai pas cette interprétation, qui ne résout en rien la question posée par l'émergence de ce « commun ». Et cela d'autant moins que cette question est relancée par ce que découvre la comparaison entre les cartes-calques réalisées sur une dizaine d'années à partir des trajectoires d'enfants qui ont séjourné là à des années de distance.

Le premier constat est que tous les enfants ayant vécu sur une même aire de séjour mais pas au même moment, et parfois même à des années de distance, ne dépassent jamais un certain cercle, un certain tracé, comme s'ils partageaient un même territoire centripète, indépendamment des transformations du lieu et de ses usages durant toutes ces années. L'aire où séjournent les enfants n'est pas le terrain physique sur lequel se déroule la vie matérielle. C'est un cercle imaginaire, analogue au cercle « magique » du *templum* antique.

Le second constat est que, sans s'être jamais physiquement croisés sur le territoire, les enfants manifestent les mêmes comportements « stéréotypiques », à savoir la même recherche de traces, aux mêmes endroits. Des endroits que rien ne distingue mais où en général il s'est produit un événement d'importance pour la communauté. Un incendie, un arbre abattu, la recherche d'une source. Là, quelque chose est effacé qui les attire ou les retient.

Deligny écrit ainsi : « Il y en a du "nous" dans ce trajet-là repris, pris à nouveau, ce nouveau du passé, ayant, à ce qu'il en paraît, plus d'attrait

6. Je ne détaille là que les légendes les plus importantes. On se reportera pour comprendre l'ensemble du dispositif aux cartes rassemblées dans le volume intitulé *Cartes et lignes d'erre*, publié aux éditions L'Arachnéen.

7. *Op. cit.*, p. 974.

que la chair et l'os et le souffle et le regard de l'un de nous là présent ces jours-ci<sup>8</sup>. » Les lignes d'erre des enfants sont aimantées par un même passé, et le lien qui se découvre est de l'ordre d'une mémoire commune et non d'une vie actuellement partagée.

Le troisième constat est que si les enfants nous repèrent, comme le soulignent les Y et les ronds écarlates sur les cartes, les « chevêtres », pour reprendre le terme de Deligny, c'est que non seulement nous sommes repérables, et que nous traçons sans le savoir nos propres lignes d'erre, mais que nous les traçons sur la même aire qu'eux, dans le même cercle « magique », c'est-à-dire en fonction de la mémoire même qui oriente leurs déplacements et leurs agirs dans l'espace.

Le milieu commun révélé par les cartes n'est pas social. Il est mémoriel. C'est un milieu-mémoire. Deligny le nomme « corps commun » : « tissu, dit-il, dont la chaîne est coutumière et quotidienne, faite des usages des présences proches des enfants mutiques, mais dont la trame hallucinée échappe à notre regard<sup>9</sup> ». Il faut ajouter : mais non sans que la rencontre ait « lieu », entre les enfants et les adultes.

En faisant émerger la constellation des formes de ce milieu-mémoire, les cartes interrogent nos convictions sur la définition de l'espèce humaine comme communauté de sujets vivant, parlant, pensant ensemble dans un même espace-temps social.

Ici ces enfants humains qui d'évidence ne prennent pas part à cette communauté parce qu'ils ne sont pas passés sous l'équerre de la langue et qui en ce sens ne sont pas, comme le dit Deligny, des sujets, nous perçoivent ailleurs que dans l'espace-temps institué par le regard et le langage. Ailleurs que là où nous croyons être. Un ailleurs où nous sommes encore et toujours pris. Un réel humain qui « prélude » au lien social, et qui peut-être le conditionne.

Dans *Singulière ethnologie*, Deligny cite une interview de Claude Lévi-Strauss : « L'homme, commençant par respecter toutes les formes de la vie en dehors de la sienne, se mettrait à l'abri du risque de ne pas respecter toutes les formes de vie au sein de l'humanité même<sup>10</sup>. »

Tout en acquiesçant à cette proposition, Deligny, au nom de son expérience, lui répond en interrogeant la possibilité même d'un tel respect. « Comment, en effet, respecter ce que nous ne pouvons percevoir<sup>11</sup> ? »

Comment respecter ce que nous ne pouvons percevoir ? C'est une question que nous pourrions étendre à bien des modes de méconnaissances et elle

8. *Op. cit.*, p. 974.

9. Fernand Deligny, *op. cit.*, p. 847.

10. *Op. cit.*, p. 1273.

11. *Ibid.*

remplacerait utilement les interrogations fallacieuses quant à l'identité de l'autre et du même.

L'histoire de ces cartes offre un début de réponse à cette question. Elles montrent que le respect pour l'imperceptible, en l'occurrence l'imperceptible de formes de vie différentes, commence par la reconnaissance qu'il y a vie partout où il y a forme, dans la tournure des événements, l'allure des phénomènes, ou le style des personnes, à savoir dans les ornements apparemment inutiles sinon insensés que la vie interpose entre son mouvement et sa finalité.

Ainsi nous ne sommes peut-être pas vivants là où nous croyons l'être. Respecter l'imperceptible, c'est d'abord respecter les formes, surgies de nous à notre insu. C'est assumer le jugement de valeur que porte la forme de vie de Janmari sur les formes de vie des sujets parlants que nous sommes. Non pas pour moraliser ni politiser – sujets parlants nous sommes, assujettis à d'autres lois – mais pour juger notre vie non pas en fonction de ses modes d'efficacité, mais à l'aune des formes qu'elle prend sans le savoir et des liens invisibles que ces formes tissent avec d'autres formes de vie.

Les enfants de Deligny ont trouvé, à l'abri des cercles magiques de leurs trajectoires autistes, la marge d'initiative nécessaire à la création de liens précaires et vitaux qui les ont libérés d'une solitude définitive et mortelle.